TREIZIÈME ANNÉE. — N° 291 15 FEVRIER 1909 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

LA QUESTION MILLER

Il y a une question Miller. Après avoir été porté aux nues comme le plus puissant des médiums à matérialisations, Miller est aujourd'hui précipité dans le sixième dessous, comme le plus éhonté des mystificateurs. Cet évocateur de l'au delà n'est plus qu'un habile metteur en scène. Il créait des fantômes ; il n'agite plus que des pantins. Et, naturellement, les plus acharnés à le perdre maintenant, sont les mêmes qui, naguères, mettaient le plus de passion à l'exalter. Ainsi va le monde !

Essayons de nous reconnaître au milieu de ce déballage. Essayons de peser les accusations portées. Nous déterminerons ensuite si elles sont de nature à modifier l'opinion que, dans les articles que nous lui avons consacrés, nous avons formulée sur l'accusé.

LE MÉDIUM MILLER

Dans l'armée des adversaires de Miller, M. C. de Vesme a une place à part. Il n'est pas de ceux qui brûlent ce qu'ils avaient adoré. M. C. de Vesme, dès les premières séances que Miller donna à Paris en 1906, se montra très soupçonneux. Ses critiques d'aujourd'hui ne sont que la conséquence et le développement de ses défiances d'antan. Il croit pouvoir démontrer ce qu'il ne faisait que pressentir il y a deux ans.

*
* *

Nous sommes bien à l'aise pour parler de ce réquisitoire de M. de Vesme. Avec des précisions nouvelles et une abondance plus grande de remarquer suspectes, il ne fait que reproduire en somme les réserves et les objections que, dans l'étude publiée au lendemain de la fameuse séance qui eut lieu dans nos bureaux, nous avions nous-mêmes enregistrées.

Nous disions (*Echo du Merveilleux* du 15 novembre 1906) :

Les personnes qui ont bien voulu lire mes deux précédents articles ont certainement fait déjà quelques-unes des reflexions que je vais formuler.

Elles ont dû remarquer, tout d'abord, que les séances semblaient réglées par un habile impresario. Cela commence par des blancheurs, se continue par des formes vagues ; puis les apparitions se précisent ; enfin des êtres complets surgissent. L'intérêt est gradué comme dans une représentation théâtrale.

A cela on peut répondre que, comme dans toutes choses, il y a, dans les expériences de matérialisation, une mise en train : le médium ne dispose d'abord que de son propre fluide, il faut du temps avant qu'il puisse emprunter et condenser celui des assistants, et ainsi s'explique la progression constante du degré de matérialisation des formes...

Je le veux bien ; mais, s'il y a, au début, une mise en train, il devrait y avoir, à la fin, une sorte de ralentissement correspondant ; autrement dit, de même que les formes se sont montrées, d'abord de plus en plus denses, il semblerait normal qu'avant de disparaître tout à fait, elles se montrassent de moins en moins compactes... Or, on l'a vu, ce n'est pas ainsi que les choses se passent. La dernière apparition, à chaque séance, a été, presque toujours, une des plus compactes, une des plus complètement matérialisées ; elle s'est évanouie au moment précis où Miller sortait du cabinet, comme si, contrairement à toutes les données reçues, les fluides instantanément avaient réintégré le corps du médium...

Une autre remarque n'a pu manquer d'être faite : c'est que le médium ne semblait disposer que d'un certain nombre d'apparitions. Aux quatre séances auxquelles j'ai assisté, un petit fantôme se montra, qui semblait le même, bien que, peut-être, il fût, chaque fois, de taille un peu différente. Il dit, chez M. Letort, s'appeler *Fortaner*, chez moi se nommer *Joseph*. Une autre fois, il dit s'appeler *Edouard* (c'était chez Mlle Gourson), et la quatrième fois *René* (c'était chez Mme Noeggerath)... J'entends très bien que ce pouvait être quatre personnalités d'enfant différentes ; mais, dans ce cas, je m'étonne que ces personnalités d'enfant qui prononçaient si nettement leur prénom aient hésité quand on leur demandait leur nom de famille et même ne l'aient pas donné du tout.

La même remarque s'applique, non plus aux petites formes, mais aux grandes. La stature colossale de Ramsès II, qui (je ne parle toujours dans cette discussion que des séances auxquelles j'ai personnellement assisté) se présenta deux fois, la première, chez M. Letort, la seconde, chez Mme Noeggerath, était sensiblement égale à la taille de l'Indien qui se manifesta chez moi.

Remarque identique encore, en ce qui concerne nombre d'apparitions : le docteur Benton, les deux formes simultanées d'Effie Dean et de Carrie West, Betsy, etc.

Si je n'avais pas peur d'employer une comparaison qui dépasse un peu ma pensée, je dirais que le médium, en dehors des formes imprécises qui prenaient à chaque séance des noms différents, n'avait à sa disposition qu'un certain nombre de matérialisations complètes, comme un théâtre de marionnettes n'a, en dehors des vagues pantins qu'on peut mettre à tous les rôles, qu'un certain nombre de personnages aux physionomies très accusées et aux costumes très définis.

Je sais qu'on peut objecter que les matérialisations les plus complètes étaient celles des esprits familiers du médium, de ses *guides*, de ses *contrôles*. Le malheur, c'est que quelques-unes, tout au moins, de ces formes (si matérialisées qu'elles faisaient craquer le parquet), se donnaient, non pas le moins du monde comme des *guides* ou des *contrôles* du médium, mais comme des « esprits » venus, pour ainsi dire, en passant.

Je viens de faire allusion aux matérialisations qui faisaient craquer le parquet. Il est certain que ce fait, pour ceux, par exemple, qui croiraient que les formes ne sont que des mannequins d'étoffes légères ou des baudruches gonflées, est une preuve de la réalité *matérielle* des apparitions. Tout de même, si on comprend à la rigueur que le médium et l'assistance fournissent assez de leur substance pour constituer les parties visibles du corps des apparitions, tête, bras, mains, on a de la difficulté à admettre que cette substance soit assez abondante pour constituer des corps entiers, plus hauts et plus corpulents parfois que ne l'est le médium lui-même, et aussi lourds qu'un être humain correspondant à leurs dimensions.

Bien d'autres réflexions me sont venues à la pensée ou m'ont été communiquées par des assistants ou des lecteurs. Par exemple, les uns se demandent si les chants qui, sur la prière de la voix de Betsy, sont entonnés dans l'intervalle des apparitions, n'ont pas pour utilité de cacher le bruit de préparatifs d'autres voudraient être sûrs que la chaîne, dont l'office avoué est d'aider à la condensation des fluides, n'a pas (étant donné surtout qu'on n'en impose l'obligation que lorsque les formes sortent du cabinet et s'approchent des assistants) un autre but inavoué : celui d'empêcher les indiscrets de saisir les draperies flottantes ou même les mains des apparitions...

Faut-il également noter les réflexions que suggèrent les voix entendues ? Il n'est pas douteux que chacun a eu la sensation que les voix provenaient bien de l'endroit où étaient les apparitions et non, suivant les cas, de la place qu'occupait le médium dans le cercle ou dans le cabinet; il n'est pas douteux davantage que ces voix, au moins pour les personnages les plus définis, comme Betsy, le docteur Benton, et deux ou trois autres, donnaient la sensation de timbres très distincts... Mais ces sensations ne peuvent-elles être données au même point par un habile ventriloque ?

Enfin, il y a une remarque qui, à mon jugement, prime toutes les autres, c'est que l'on n'a pas, en présence des phénomènes, l'impression d'avoir l'au-delà en face de soi.

Je ne dis pas que des spirites convaincus n'aient pas éprouvé ce genre d'émotion. Je crois, au contraire, que

plusieurs d'entre eux l'ont ressentie ; mais cela tenait à leur état d'âme particulier. En général les spirites eux-mêmes ne m'ont pas paru frémir de l'émoi particulier que le spectacle de morts, ressuscités pour un instant, ne saurait manquer de provoquer chez des vivants. En tout cas, quiconque était venu là sans idée préconçue n'éprouva autre chose que de l'étonnement. On était intéressé ; on n'était pas ému. La preuve c'est que, dans l'intervalle des apparitions, quand on ne chantait pas, les conversations allaient leur train et qu'elles ressemblaient à toutes les conversations mondaines par leur futilité.

Je ne puis concevoir, quant à moi, que toutes ces personnes assemblées eussent eu la même attitude si, se sentant réellement en présence de défunts rendus momentanément à la vie, elles avaient eu conscience de pénétrer un peu du mystère effrayant de la mort. Il me semble qu'à défaut de tout autre sentiment, la vision et le contact d'êtres disparus, sortant un moment des ténèbres d'outre-tombe, auraient inspiré aux assistants une sorte de respect, de gravité ou de mélancolie et figé, sur leurs lèvres, les paroles banales ou les réflexions trop boulevardières.

Or, je le répète, on causait ; on causait comme on aurait causé dans un salon entre deux parties de pocker ou dans une salle de conférence entre les différents tableaux d'un cinématographe. Les bavardages étaient même à certains instants si bruyants qu'on était obligé de réclamer le silence.

En ce qui me concerne, je puis dire que, sauf lorsque je vis une forme d'enfant s'évanouir au moment où elle s'élançait vers un monsieur et une dame qui l'avaient prise pour leur bébé décédé et lorsque j'entendis le baiser que le docteur Chazarain donna à la forme qui avait dit être sa fille, je n'ai éprouvé aucune émotion d'aucune espèce. Je me rends même très bien compte que si, ces deux fois, je ressentis une sorte de choc au cœur, ce fut bien plus à cause du dramatisme inattendu et décevant de la scène, qu'à cause du sentiment que j'aurais eu de la présence effective de deux esprits matérialisés.

De cet ensemble de réflexions, plus ou moins discutables, je l'accorde, mais qui, irrésistiblement, venaient à la pensée des témoins, que résulte-t-il ? Il résulte que, pour tout spectateur non prévenu, la série des phénomènes n'apportait pas, avec elle, une sensation d'évidence. Un malaise, un doute subsistait, doute qui portait moins d'ailleurs sur la réalité des faits observés que sur leur origine. Pour tout dire, l'impression qu'on éprouvait était non pas l'impression de quelque chose de *faux*, mais l'impression de quelque chose d'*artificiel*.

On voit, par cette trop longue citation dont je m'excuse, que nos doutes, dès 1906, étaient bien les mêmes que ceux que M. de Vesme expose dans les *Annales des sciences psychiques*. Je crois même que, parmi les objections qui nous étaient venues à l'esprit, il en est quelques-unes qui semblent avoir échappé à M. de Vesme.

***

Nous n'avions, d'ailleurs, aucun mérite à nous montrer si circonspect. Nous avions été prévenu. Je possède, en effet, depuis cette époque, plusieurs lettres très curieuses d'un ami de jeunesse de Miller. La première me disait, en substance : « Si le personnage qui donne, en France, des séances spirites de matérialisations sous le nom de Miller, est le même que celui dont je vous envoie la photographie, j'aurais sans doute d'intéressantes révélations à vous faire. »

La photographie en question est celle que nous reproduisons aujourd'hui.

Je répondis à mon correspondant que le Miller du portrait était bien le Miller des séances de matérialisations. Je reçus alors les révélations annoncées, sur le vrai nom, l'origine, la famille, les ressources, les « occupations spiritualistes » du médium. Je possède ces lettres. L'auteur m'a autorisé à les publier. Je les publierai peut-être un jour.

Pourquoi ne les ai je pas publiées encore ? Je vais vous le dire.

Entre autres choses, mon correspondant m'apprenait qu'il avait lui-même servi de compère à Miller dans un certain nombre de séances, et il m'expliquait en quoi avait consisté son rôle de compère. En détail, il me décrivait les *trucs*.

Il semble donc qu'ainsi documenté — et documenté par un homme qui me donnait les moyens de vérifier sa propre honorabilité — je n'avais plus qu'à confondre Miller.

J'avoue que ma manière de voir fut toute différente. Avant d'accuser quelqu'un d'imposture, il faut être cent fois certain des faits qu'on lui reproche. Je me proposai donc de vérifier, quand j'assisterais à de nouvelles séances de Miller, les dires de mon correspondant, résolu, si je constatais l'existence des trucs indiqués, à faire tout le scandale nécessaire.

Or, j'eus beau, informé comme je l'étais, chercher à surprendre les ruses dont le mécanisme m'avait été très précisément exposé, je n'y parvins jamais. Les amis très avisés que j'avais mis dans la confidence, n'y parvinrent pas davantage. Faut-il croire que nous étions, les uns et les autres, des observateurs peu subtils,

des aveugles, des naïfs, et pour tout dire des gogos et des bêtas ? Après tout, c'est bien possible.

Mais, à notre place, qui ne l'eût été ? Il fallait, en effet, supposer, en se plaçant dans l'hypothèse des truquages qui m'étaient décrits, la complicité de spectateurs absolument insoupçonnables.

Un exemple. D'après mon correspondant, quand Miller consent à se déshabiller et à se rhabiller devant témoins, et ne peut, par conséquent, apporter sur lui tous les appareils qui lui sont nécessaires, c'est un compère qui les lui passe au commencement de la séance. L'opération s'effectue de la manière suivante. Le médium simule une première apparition en passant son bras nu dans la fente du rideau. Cette première apparition murmure un nom et invite une personne de la société à venir l'embrasser. Cette personne est le compère qui, profitant de l'obscurité, laisse tomber devant le « cabinet » le paquet qui contient toute la défroque dont le médium va se servir pour les apparitions subséquentes.

Ainsi prévenu, je n'ai — on peut m'en croire — jamais manqué, chaque fois qu'un assistant était invité à s'approcher des rideaux ou de l'une des formes apparues, de le surveiller attentivement. Dans la séance qui eut lieu chez moi, la première personne qui fut ainsi appelée à quitter sa place fut, si je ne me trompe, le docteur Chazarain. Quelqu'un soupçonne-t-il le docteur Chazarain d'avoir été le compère ? A défaut du docteur Chazarain, il eût fallu que le compère fût l'un des invités placés immédiatement près des rideaux. D'un côté, il y avait M. Letort. De l'autre il y avait le docteur Dusart. Quelqu'un soupçonne-t-il M. Letort ou le docteur Dusart ?

Il y avait, d'ailleurs, à ce compérage, bien d'autres impossibilités qu'il serait oiseux d'énumérer.

Et, ainsi, de tous les trucs dénoncés par mon correspondant.

Dans ces conditions, que devais-je faire ? Devais-je publier les lettres ? Je suis bien persuadé qu'à ma place, personne ne s'y fût résolu.

Tout ce qu'il était permis de faire, c'était d'émettre théoriquement des doutes — et l'on a vu plus haut que je ne m'en suis pas fait faute. On ne pouvait en toute loyauté alléguer aucun fait constaté.

***

Passons maintenant aux spirites. Examinons les causes psychologiques des attaques qu'ils dirigent à leur tour contre Miller et discutons l'acte d'accusation qu'ils dressent en s'appuyant, non pas comme M. de Vesme sur des raisonnements et des inductions, mais sur des faits de fraude qu'ils prétendent avoir matériellement constatés.

(A suivre) GASTON MERY.

Remarques sur la prévision des catastrophes physiques

Les protestations de MM. les astrologues classiques ne m'ont pas beaucoup étonné : je dirai même que je m'y attendais quelque peu.

Il me semble pourtant assez naturel d'admettre que l'astrologie ne peut pas servir à tout expliquer ; c'est le plus mauvais service qu'on puisse chercher à lui rendre que de vouloir la transformer en un procédé divinatoire à tout faire, s'appliquant à tous les cas possibles.

Parce qu'il s'est produit une catastrophe quelque part, il ne faudrait pourtant pas se monter la tête sans nécessité, et croire de parti pris qu'elle est en rapport avec des influences astrales. Il serait bon de ne pas oublier, ce qu'on semble faire dans le cas présent, qu'un tremblement de terre est, avant tout, un phénomène terrestre, et que rien ne prouve qu'il soit relié en quoi que ce soit aux actions extérieures.

On connaît les causes des tremblements de terre ; il y a, à cet égard, une théorie géologique qui est excellente, qui s'accorde avec les faits, et qui les explique très bien. Il ne faut donc pas aller chercher midi à quatorze heures et essayer de les rattacher de force à des influences étrangères dont l'action, en ce cas, n'est aucunement démontrée.

Les tremblements de terre se produisent toujours dans les régions de fracture de la croûte terrestre, c'est-à-dire à la limite des zones d'effondrement et des parties fixes plus résistantes. Ils ont directement pour cause, d'après la théorie géologique, le refroidissement graduel du noyau central et la contraction qui en résulte. C'est de cette cause et de ce principe que proviennent tous les plissements terrestres, c'est-à-dire les chaînes de montagnes. Il ne semble pas facile de nier ou de négliger l'existence de celles-ci.

On peut, du reste, considérer presque comme une preuve qu'un tremblement de terre n'est pas dû à une cause extérieure, le fait qu'il est généralement très localisé. C'est un petit accident dans un endroit restreint.

Or, s'il provenait d'une influence étrangère, du soleil, par exemple, ce serait vraisemblablement un phénomène général, s'étendant à la plus grande partie de notre globe, ou tout au moins à toutes les zones instables.

La terre, vue du soleil ou des planètes, se montre sous l'aspect d'une petite étoile. Toute action provenant de ces corps célestes agit sur toute la surface de cette petite étoile. Voyez le phénomène des marées; c'est toute la masse de la mer qui y participe, et non pas une petite portion localisée.

Il en serait à peu près de même des tremblements de terre, si ceux-ci étaient dus à une cause analogue. Or, ce n'est pas du tout ce qui se produit; un tremblement de terre est un phénomène local et tout à fait restreint.

D'ailleurs, quand un tremblement de terre commence-t-il à être caractérisé comme tel? Les appareils enregistreurs montrent que, dans les zones instables, telles que l'Italie, le Japon et la côte ouest de l'Amérique, le sol tremble continuellement. Il ne se passe pas de semaine, presque pas même de journée, où il ne se produise des secousses d'intensités diverses, parfois très fortes. A partir de quelle intensité ces secousses devront-elles être classées dans les tremblements de terre? Est-ce le fait qu'il y a des morts et des villes détruites qui les caractérise? Ce serait assez drôle comme définition.

Il est probable qu'on admettra sans difficulté que les secousses habituelles et journalières ont une cause purement terrestre; mais, comme il y a une infinité de termes de passage entre les grandes et les petites, on est conduit logiquement à considérer les plus fortes d'entre elles, c'est-à-dire les tremblements de terre, comme ayant une même origine.

*
* *

Examinons à présent les diverses protestations qui se sont produites contre la manière de voir que j'ai développée dans l'avant-dernier numéro de l'*Echo*.

Il faut éliminer d'abord le cas de M. Vanki. C'est le plus important, mais il m'est impossible de le discuter parce qu'il ne me paraît pas suffisamment caractérisé. Je ne sais pas moi-même exactement ce qu'il faut en penser, car il est bien difficile d'estimer si ce que M. Vanki a publié constitue une prédiction valable ou non; l'incertitude est trop considérable.

Je dirai seulement, d'une façon générale, que rien n'est plus douteux qu'une liaison entre un phénomène physique actuel et une cause antérieure à celui-ci de plusieurs années.

Ainsi, d'après M. Vanki, l'influence de l'éclipse du 30 août 1905 devait se prolonger pendant quatre années! Le tremblement de terre de Messine serait une de ses conséquences.

J'avoue que je ne crois pas, pour ma part, à des suppositions pareilles; le rôle de l'imagination me paraît y dominer de beaucoup celui de l'observation.

Il faut noter, du reste, qu'il s'est produit depuis 1905 deux autres éclipses de soleil, une en 1907 et une en 1908. Or, de ces deux éclipses récentes, on ne tient aucun compte, et c'est celle d'il y a quatre ans qui aurait exercé son influence au mois de décembre dernier!

Cela paraît bien invraisemblable. En général, dans les phénomènes physiques, l'action suit immédiatement ou presque immédiatement la cause. Ces perturbations à longue échéance me laissent absolument sceptique.

Quant à la lettre de M. Piobb, c'est autre chose: l'auteur commence par créer une équivoque sur le sens du mot *astrologie*, puis il part du pied gauche sur cette équivoque.

« Il y a une astrologie scientifique et officielle, dit « M. Piobb, celle que font les astronomes; on ne l'ap« pelle pas astrologie, c'est seulement ce qui la dis« tingue de l'autre ».

Etendre le nom d'astrologie à tous les phénomènes astraux, c'est en altérer complètement le sens ordinaire et chercher à introduire une confusion déplorable entre des effets nettement distincts. Chacun sait très bien distinguer ceux qui font partie de l'astronomie et ceux qui se rattachent à l'astrologie.

Allez donc demander aux astronomes si c'est la même chose, et vous verrez comme ils vous riront au nez.

Il est, du reste, facile de définir d'une façon précise ces deux catégories de phénomènes, indépendamment de toute idée théorique:

Les phénomènes *astronomiques* sont des phénomènes que l'on peut calculer et prévoir par des procédés bien définis, connus sous le nom de calculs *astronomiques*, et qui sont basés sur l'attraction universelle et sur la loi de Newton.

Les phénomènes *astrologiques* sont des phénomènes que l'on peut calculer et prévoir par de tout autres procédés, complètement distincts des précédents, que l'on appelle les procédés *astrologiques*; ils sont basés sur les aspects astraux et sur les propriétés zodiacales, mais jamais sur l'attraction universelle et la loi de Newton.

Il n'y a aucune confusion possible entre ces deux catégories de phénomènes.

Suivant mon opinion personnelle, il y a ainsi deux procédés de calcul complètement différents parce que les deux cas sont fondamentalement différents; les calculs astronomiques ne sont utilisables que pour les effets physiques; au contraire, les procédés astrologiques s'appliquent uniquement aux capacités et aux actions humaines.

Les deux catégories sont profondément distinctes, et c'est pour cela que les procédés de calcul diffèrent entièrement.

Ceci est mon opinion personnelle, mais la définition ci-dessus est tout à fait générale. Elle peut servir à ceux qui sont d'avis d'admettre certains effets physiques parmi les phénomènes astrologiques.

Comme je l'ai dit dans mon article précédent, il n'existe, à ma connaissance, aucun cas net où l'on ait établi une liaison entre une catastrophe physique et une influence *astrologique*, définie comme ci-dessus.

Si on me démontre l'existence d'une semblable liaison, je suis prêt à l'accepter, je n'ai aucun parti pris contre; mais encore faudrait-il que la démonstration soit bonne, car la réalité de cette liaison comporterait de très graves conséquences au point de vue théorique. Les personnes qui y sont favorables ne semblent pas se douter dans quelle voie cela les engagerait.

Quant au côté *astronomique* de la question, il sort des sujets que j'ai l'habitude de traiter, et je préfère ne pas m'en occuper.

Je dirai seulement que je ne crois pas beaucoup aux soi-disant relations entre les tremblements de terre et certaines actions astronomiques. Elles sont très discutées et ne paraissent pas démontrées du tout. Je suis plutôt d'avis, comme je l'ai dit au commencement de cet article, que ces phénomènes sont purement terrestres, sans relation avec aucune cause extérieure; mais j'ai trop peu étudié ce sujet pour pouvoir en parler utilement.

Le meilleur moyen, si l'on voulait être fixé définitivement, serait d'aller interviewer un astronome officiel et sérieux, et de lui poser, d'une façon précise, les deux questions suivantes:

Existe-t-il une relation établie et admise entre les tremblements de terre et certaines actions astronomiques?

Est-il possible de prévoir astronomiquement l'arrivée d'un tremblement de terre?

⁂

Examinons, à présent, l'opinion de M. Mery, basée sur l'hypothèse de M. Flambart.

Elle est exprimée, d'une façon parfaitement précise, dans la phrase suivante, extraite de l'article de notre directeur: « Certes, oui, Nébo ne pouvait directement prévoir les catastrophes de Sicile, mais, « indirectement, il aurait pu les prévoir. *S'il est vrai « qu'en faisant l'horoscope d'un individu on peut pré- « voir sa destinée*, et notamment les dangers qui le « menacent, on doit pouvoir, en faisant les horosco- « pes d'un certain nombre d'individus vivant dans « un même lieu, prévoir ce qui se passera en ce « lieu. »

Eh bien, même cette prévision indirecte ne me paraît pas possible à faire. Cela pour deux raisons: D'abord, elle est irréalisable pratiquement, pour une cause que M. Mery a lui-même indiquée partiellement en disant qu'il aurait fallu faire l'horoscope d'un grand nombre de Siciliens, et qu'on n'y a évidemment pas pensé.

En fait, comme on ne pouvait pas savoir d'avance en quel endroit de la terre devait se produire une catastrophe, ni à quel moment, il aurait fallu dresser les thèmes astrologiques des habitants de toute la terre, ou au moins d'un grand nombre d'entre eux; quelque chose comme 300 ou 400 millions d'horoscopes; puis les étudier pour chaque jour de l'année et pour chaque année successivement.

Il est clair que c'est une supposition folle et extravagante.

Mais il y a plus, même théoriquement, cette prévision indirecte ne me paraît pas admissible, car elle est basée sur une proposition dont l'exactitude est excessivement douteuse.

Je ne crois pas du tout, pour ma part, au bien fondé de l'hypothèse, émise jadis par M. Flambart, d'après laquelle les 200.000 victimes du tremblement de terre de Sicile auraient toutes présenté des indices de mort pour l'instant en question, si on avait étudié leurs thèmes de nativité.

Cela me paraît invraisemblable et inadmissible, à moins de preuves certaines. A mon avis, c'est une hypothèse imaginée pour les besoins de la cause, pour tirer l'astrologie d'un mauvais cas; c'est quelque chose comme ce que l'on appelle, au Parlement, une loi de circonstance.

Il y a très justement, dans la phrase de M. Mery, une réserve conditionnelle: « *S'il est vrai qu'en faisant l'horoscope d'un individu on puisse prévoir sa destinée* ».

Tout dépend de la valeur de cette proposition: or, il est difficile de se prononcer sur son exactitude. Les indications astrologiques ne sont pas si franches ni si nettes que cela; de plus, elles ne sont pas faciles à interpréter.

Il ne semble pas qu'on puisse légitimement dire que la proposition ci-dessus s'applique telle quelle à tous les êtres humains; il y a là, je crois, plutôt, une infinité de cas différents. Les uns, bien caractérisés, mais assez rares, pour lesquels on peut admettre que la proposition est exacte. Les autres, en beaucoup plus grand nombre, qui n'ont que des caractéristiques peu nettes ou douteuses, et pour lesquels il est certainement impossible de l'appliquer.

Enfin, il ne faut pas croire qu'un thème astrologique présente l'indication d'un seul danger grave et menaçant; il en présente presque toujours une série nombreuse. Nous évitons, au cours de notre vie, la plupart de ces dangers, soit parce qu'ils sont imaginaires, soit parce que nous agissons de manière à nous y soustraire.

Excepté pour des thèmes rares et fortement caractérisés, il est impossible, la plupart du temps, de savoir quelle sera la bonne indication, ou plutôt la mauvaise, c'est-à-dire celle qui nous emportera.

NÉBO.

CEUX QUI CROIENT AU « MERVEILLEUX »

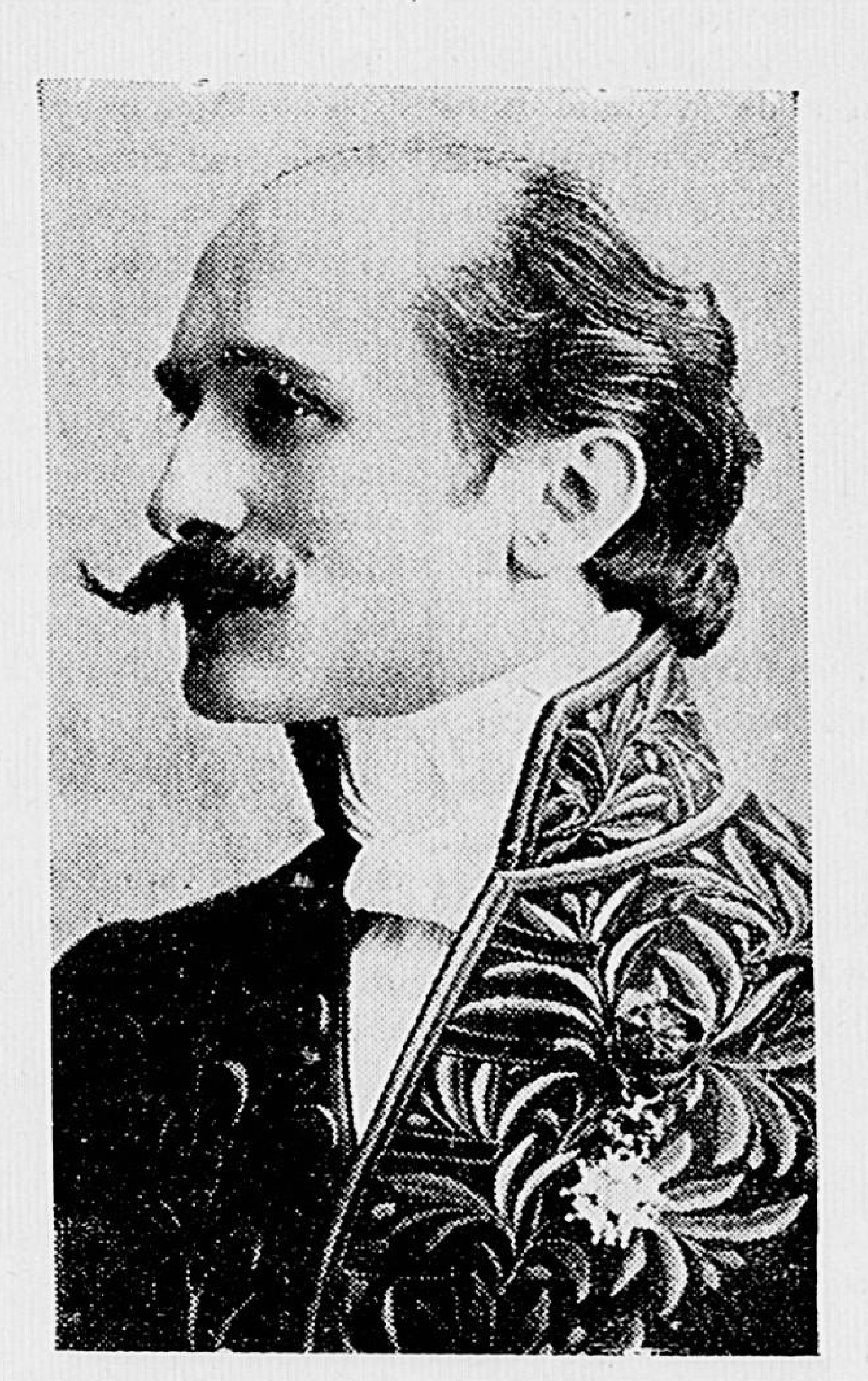
Chez M. Edmond Rostand

Vêtu d'un complet gris clair, la rosette de la Légion d'honneur mettant une tache rouge vif au revers du veston, le monocle à l'œil, la cigarette aux lèvres, M. Edmond Rostand, debout au milieu du vaste et luxueux salon de l'appartement princier qu'il occupe à l'hôtel Meurice, m'accueille, aimable et souriant.

Dès ma première question, le monocle, d'étonnement, abandonne son poste et va briller sur le gilet, la cigarette, de stupéfaction, quitte les lèvres et suit les doigts du poète, tandis que M. Rostand interdit, me considère avec ahurissement. La vue d'un homme qui ne lui demande pas quand et par qui *Chantecler* sera joué est bien, il faut l'avouer, de nature à ébahir le grand poète. D'autre part, le sujet sur lequel je venais l interroger n'était pas, je l'ai bien vu, pour le surprendre beaucoup moins.

« — Que pourrais-je vous répondre? me dit enfin M. Rostand. Je ne connais pas le « Merveilleux », et, pour me questionner sur ce sujet complexe, vous me prenez vraiment trop au dépourvu. . »

La remarque était judicieuse. L'auteur de *Chantecler*, en ce moment, a des affaires personnelles si importantes à régler que ses instants de loisir sont plutôt rares, et qu'il est bien indiscret d'aller l'entretenir de questions dont l'intérêt doit lui sembler très secondaire.



Cliché *Comœdia*.
M. EDMOND ROSTAND

Mais je me promettais depuis longtemps de mettre à profit, pour le questionner sur le « Merveilleux », l'un des rares et courts séjours que fait à Paris le solitaire de Cambo. J'étais, après une longue attente — car M. Rostand reçoit autant de visites qu'un monarque en voyage, — en face du poète ; mon regret eût été grand de le quitter les mains vides. J'insistai, et M. Rostand fit tomber mon inquiétude en me désignant très aimablement un fauteuil et en s'asseyant lui-même en face de moi.

« — Parlons donc du « Merveilleux », dit le poète ; cela me changera... Mais ne vous illusionnez pas, ajouta-t-il avec un sourire, je ne vous dirai rien de .. merveilleux. L'ignorance dans laquelle je suis de ce sujet, duquel je ne me suis jamais occupé, est trop profonde pour que mon avis ait la moindre valeur.

« — Le « Merveilleux » ne vous intéresse pas ?

« — Dire qu'il ne m'intéresse pas, répond M. Rostand, dont les yeux pétillent de malice, me paraîtrait exagéré. Je ne l'ai jamais étudié, voilà l'exacte vérité. Mais il ne m'en captive pas moins pour cela...

« — C'est vrai, un poète...

« — Oh! poète ou non, tout homme, à certaines heures surtout, sent que l'inconnu l'environne, inconnu dont il est, lui, le jouet fragile, et il est impossible qu'à cette constatation son esprit demeure indifférent ».

En prononçant ces mots, M. Rostand est devenu grave ; ses yeux, tout à l'heure malicieux, maintenant légèrement assombris, semblent perdus dans une rêverie lointaine qui ne dure guère d'ailleurs, car les sentiments, chez M. Rostand, se succèdent avec rapidité. L'auteur de *Cyrano* se montre tour à tour spirituel et grave, rieur et mélancolique, et ces fréquentes alternatives de malice et de tristesse, de rêverie profonde et de gaieté exubérante, ne constituent pas le moindre attrait de sa conversation. C'est avec une pointe d'ironie qu'il reprend :

« — Je ne crois pas tout, cependant... J'ai souvent entendu raconter des faits bien merveilleux auxquels il ne me déplairait pas, peut être, d'ajouter foi ; mais voilà, j'ai toujours découvert dans ces récits tant de points faibles que les merveilleux édifices croulaient immédiatement devant mes yeux comme de simples châteaux de cartes. On m'a fait lire, par exemple, des vers que notre grand Victor Hugo était censé écrire sous la dictée de poètes défunts. Ces vers ont une qualité qui, en l'occurrence, devient un défaut : c'est

du Victor-Hugo tout pur. C'est la même manière, c'est la même construction, c'est le même rythme, et je me demande comment on peut, et surtout comment Victor Hugo lui-même a pu ne pas s'en apercevoir.

« Les dictées d'esprits me laissent très sceptique. Il n'y a là, à mon avis, qu'une illusion; elle est évidemment très douce à caresser, et c'est ce qui explique que certains la caressent si complaisamment... Quoi qu'il en soit, et même s'il n'est pas attribuable à l'intervention d'un invisible, ce phénomène mérite d'être étudié. Par suite de quelle transformation subite et étrange de leur « moi », des hommes éminents comme Victor Hugo et Victorien Sardou sont-ils pertinemment convaincus qu'ils écrivent sous la dictée d'un être étranger, alors qu'ils écrivent sous leur impulsion personnelle? Quelle peut-être la cause de cette singulière confusion?

« — Vous ne niez donc pas le fait?

« — Je m'en garde bien, répond M. Rostand. Je me borne à ne pas admettre aveuglément l'explication qu'on en donne et qui me paraît mauvaise, bien qu'elle ne le soit peut-être pas du reste. D'ailleurs, la négation d'un phénomène, parce qu'incompréhensible, n'est-elle pas un peu ridicule en notre siècle si fertile en découvertes surprenantes? Non, je ne nie rien... pas même la lévitation, continue M. Rostand. Et cependant!...

« — Cependant?

« — Hum!...

« — Plaît-il?

« — Rien, rien... Nous en étions, je crois, à la lévitation? Eh bien, mais je me souviens parfaitement d'en avoir entendu parler.

« — En mal?

« — En bien, — par des personnes très convaincues, naturellement, mais dont il m'est interdit, je dois le proclamer, de suspecter la bonne foi. Néanmoins, avant d'y croire, moi aussi, j'aimerais assez constater par moi-même la réalité du fait. Je voudrais assister à une séance où ne seraient conviées que des personnes que je connaîtrais. Si je voyais dans ces conditions, alors je croirais. En attendant, je reste dans l'expectative.

« — A quelle cause attribueriez-vous le phénomène si sa réalité vous était péremptoirement démontrée?

« — Oh, je n'en ai pas la moindre idée, s'écrie M. Rostand. »

J'insinue :

« — Force inconnue? Etre invisible? »

Le poète se renverse dans son fauteuil et réfléchit un instant. Il reprend en souriant :

« — Le dilemme est un peu embarrassant... Cependant, si j'avais la conviction absolue que la lévitation fût possible, j'envisagerais peut-être de préférence l'hypothèse de l'entrée en jeu d'une force inconnue, sans pour cela, bien entendu, écarter l'autre, qui, après tout, est peut-être la bonne.

« — Pourquoi cette préférence en faveur de la première hypothèse?

« — Parce que les phénomènes télépathiques, auxquels je crois, me semblant procéder d'une force humaine dont nous ignorons l'existence, je pourrais soupçonner que la lévitation est un second effet de cette même cause.

« — Vous croyez, dites-vous, à la télépathie. Sans doute avez-vous quelque exemple personnel à me citer?

« — Non, non, aucun, réplique M. Edmond Rostand. J'y crois simplement par raisonnement.

« — Et vous l'expliquez par... »

M. Rostand lève les bras :

« — Je n'explique rien et ne suis en mesure de rien expliquer. Je dis seulement qu'il ne me paraît pas impossible que la communication télépathique soit due à l'existence d'ondes émanant du cerveau humain et possédant des propriétés semblables à celles des ondes hertziennes. Je crois apercevoir entre les deux ordres de phénomènes une certaine analogie et j'en suis amené à penser que la cause qui les produit doit être de nature identique. Mais ce n'est là que l'hypothèse sans valeur d'un homme incompétent. »

M. Edmond Rostand me déclare ensuite qu'il ne croit ni aux pressentiments ni aux rêves prophétiques.

« — Les pressentiments et les rêves prophétiques, me dit-il, peuvent, sans doute, être expliqués d'une façon très simple : vous pressentez ou rêvez qu'un événement, heureux ou malheureux, surviendra, lorsque certaines circonstances vous ont déjà permis d'espérer ou de redouter sa venue. C'est à un travail intérieur, dont, le plus souvent, on ne se rend pas compte, que sont dus, à mon avis, les rêves et les pressentiments, lesquels d'ailleurs induisent neuf fois sur dix en erreur. Mais ne nous occupons que de ceux qui ne trompent pas. En voici un exemple, qui met à jour le travail intérieur dont je parle. Il est récent et m'est personnel : Quand je quittai Cambo pour venir à Paris, j'eus le pressentiment que j'allais au-devant de grands soucis. Ma confiance était ébranlée. J'avais la conviction que les répétitions de *Chantecler* me ménageaient des contrariétés. Hélas! mon pressentiment ne s'est, vous le voyez, que trop bien réalisé. Mais pourquoi l'ai-je eu, ce pressentiment sinistre? Parce que, lors de la dernière visite qu'il me fit à Cambo, je remar-

quai que Coquelin était très affaissé, très abattu. La mine de mon pauvre ami ne me « revenait pas ». Alors, sans bien savoir au juste de quelle catastrophe j'étais menacé, je ne me sentais plus la même assurance qu'auparavant. J'étais inquiet, tourmenté. Et c'est dans cette mauvaise impression que j'eus lors de la visite de Coquelin, et uniquement là, que je vois la cause de mon pressentiment. »

M. Rostand n'a jamais fait de rêve prophétique, phénomène que, comme je l'ai rapporté plus haut, il explique de même façon que les pressentiments. La chiromancie ne l'intéresse nullement. Voir la destinée d'un homme dans les lignes de sa main ne lui semble pas possible. Par contre, il regarde la graphologie d'un œil assez bienveillant.

« — Ce n'est pas, me dit-il ironiquement, que je croie facile de reconnaître l'écriture de l'individu habituellement doux, mais qui, au cours d'une discussion, tuera, de celle de l'être violent qui, grâce à la souplesse de son entourage, ne sera jamais acculé au meurtre; mais essayer de déterminer, en étudiant l'écriture, les lignes dominantes du caractère de chacun d'entre nous, ne me semble pas une tentative absurde. Néanmoins, lorsqu'on fonde un diagnostic sur un tel examen, il serait bon d'agir avec prudence et surtout de ne pas limiter son étude à l'examen d'une seule page. L'aspect d'un graphisme dépend beaucoup, en effet, de la santé physique et de la santé morale du moment. Votre écriture différera suivant que vous serez fatigué ou reposé, malade ou bien portant, joyeux ou attristé, satisfait ou de méchante humeur. Cela est si vrai qu'il est, en certains cas, facile, en lisant une lettre, de deviner qu'un correspondant ne s'exprime pas en toute sincérité. L'écriture ne fait-elle pas en quelque sorte partie de la physionomie, sur laquelle on lit comme dans un livre ouvert?... »

Pour terminer, je posai à M. Rostand une question quelque peu indiscrète :

« — Quelle est, lui demandai-je, votre conception de l'au-delà?

« — Diable, fit avec un sourire l'auteur de *Cyrano*, votre curiosité ne connaît aucune limite! »

Mais M. Rostand se rembrunit. Ses yeux, qui s'emplissent d'ombre, regardent droit devant eux. Le poète s'abandonne un instant à ses mélancoliques pensées. Enfin :

« — Ma conception de l'au-delà!... reprend-il d'une voix lointaine. Je n'en ai pas... ou plutôt je préfère ne pas la faire connaître... J'ai si souvent changé d'avis sur ce grave sujet!... Et combien de fois varierai-je encore?... Ces états d'âme, que déterminent les événements, sont passagers, changeants, douloureux surtout...

Ne levons pas le voile, voulez-vous? Il me serait vraiment pénible de mettre à nu mon âme et de dévoiler ses pensées les plus secrètes, les plus intimes, les plus angoissantes...

« La mort, continue M. Rostand, qu'est-ce que la mort? Où sont nos morts?... Qu'ont-ils trouvé, que trouverons-nous derrière la tombe?... Mystère!... Mis en face du tombeau l'homme a le sentiment d'être devant une porte fermée... Il regarde, il interroge, hébété, anéanti... Qu'y a-t-il, que se passe-t-il de formidable de l'autre côté de cette porte?... Nul ne le sait, nul, au tréfonds de lui-même, ne saurait se flatter d'avoir, à cet égard, une certitude absolue. Une âme envolée peut-elle parfois, comme quelques-uns le prétendent, revenir sur la terre?... Oui, sans doute, si sa vie ne s'achève pas en même temps que finit celle du corps... Non, peut-être... Grave problème que celui de la mort! problème à la solution duquel ont vainement travaillé tous les penseurs passés, et que, probablement, les penseurs à venir seront tout aussi impuissants à solutionner... »

En me reconduisant, M. Rostand, très aimablement, me dit :

« Excusez-moi de n'avoir pas fait à vos questions de réponses bien précises. Le peu de chose que je vous ai dit tient en ce mot profond d'Hamlet : « Il y a plus de choses sous le ciel et sur la terre que n'en rêve notre philosophie. »

Et le poète ajoute :

« Quant à mon avis sur l'au-delà, pardonnez moi de vous l'avoir celé. Il est de ces pensées qu'on aime à garder jalousement pour soi... D'ailleurs cette troublante question, trop délicate pour être abordée dans une conversation, trop haute pour être traitée à la légère, il est possible que je l'examine un jour la plume à la main.

« — Une pièce sur l'au-delà?

« — Je n'ai rien dit de semblable!... », fait, avec un énigmatique sourire, le poète de *Chantecler* en me serrant la main.

Si M. Rostand met ce projet à exécution, voilà qui nous promet un beau poème.

GEORGES MEUNIER.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

Comment communiquer avec l'au-delà ?

Un célèbre écrivain anglais, M. Stead, vient de publier, dans la Revue, *un intéressant article traitant de la question de l'identité des « esprits ». Bien que les conclusions de cette étude ne soient pas conformes à nos conceptions, nous ne résistons pas au plaisir de la placer dans son intégralité sous les yeux de nos lecteurs. D'abord, parce que cette étude nous fournira sans doute l'occasion d'exposer une fois de plus notre opinion sur les prétendus cas d'identité; ensuite, parce que l'avis de M. Stead est de ceux qu'on ne peut pas dédaigner. M. Stead est, en effet, on le sait, l'un des hommes les plus justement réputés de l'Angleterre pour sa sincérité et son courage. Cet écrivain, que Cecil Rhodes avait institué légataire universel de sa fortune, n'eut-il pas, au moment de la guerre contre les Boers, l'héroïsme — le mot n'est pas exagéré — de demander publiquement la prison pour le « Napoléon de Cap », qui fut le principal artisan de cette guerre sauvage? Le geste eut pour effet attendu l'annulation par Rhodes de son testament, et coûta à M. Stead la jolie somme de cinq cents millions. La bonne foi d'un écrivain qui a donné une telle preuve de désintéressement ne saurait être un seul instant mise en doute. On peut discuter ses théories — et c'est ce que nous nous proposons de faire — on ne peut pas suspecter sa sincérité.*

Voici, reproduit in extenso, *l'article de M. Stead :*

Je causais un jour avec Cecil Rhodes de l'existence de Dieu. Le problème avait fait autrefois, au début de ses études, l'objet de ses méditations.

— Je parie, me dit-il, cinquante contre cent, qu'il y a un Dieu, et je crois à la nécessité de rechercher ce qu'il attend de nous.

Je voudrais de même interroger le lecteur sur la persistance de la vie consciente après la mort.

Peut-être conviendra-t-on qu'il y a un certain nombre de chances pour l'affirmative : 50 pour cent selon les uns, 90 pour cent selon les autres, ou seulement 10 pour cent, ou tout au moins 1 pour cent de probabilités que tout ne périt pas au décès. Or, puisque l'immense majorité des grands esprits de tous les siècles ont cru à la survivance de la personnalité humaine, il semble difficile d'admettre qu'il n'y ait pas une seule petite chance pour l'homme de continuer à vivre après avoir restitué sa cendre aux éléments.

Si, au contraire, celui à qui je m'adresse est fermement convaincu qu'il n'y a pas même ce minimum de chance en faveur de la survie, s'il se persuade que lui seul a raison et que Platon et saint Paul ont tort, je lui dirai :

— Inutile d'aller plus loin, ceci n'est pas écrit pour vous.

Je ne veux, en effet, m'arrêter qu'à l'opinion de ceux qui consentent à reconnaître que toutes les religions, la plupart des philosophies, l'instinct universel de l'humanité sont dans le vrai en professant qu'il y a une seconde vie après celle d'ici-bas. Mettons les chances aussi faibles qu'on voudra, du moment qu'il en reste une, il est hors de doute qu'aucun sujet ne saurait s'imposer avec plus de droit à l'examen scientifique.

Est-ce un fait ou non? Comment peut-on arriver avec certitude à la solution? Il se peut que celle-ci soit impossible, mais on ne saurait désespérer de l'atteindre tant qu'on n'a pas épuisé les moyens d'investigation dont nous disposons. Rien n'est moins scientifique que de vouloir demeurer dans l'ignorance à cet égard et de vivre au jour le jour sans connaître si nous ne sommes que des entités, comme dit l'Ecole, appelées à se dissiper comme le brouillard du matin, quand notre corps aura disparu, ou si au contraire nous sommes destinés à continuer à vivre après le changement que nous appelons la mort.

Cela posé, je poursuis mon enquête : quel genre d'évidence pouvons-nous invoquer pour attester la persistance de la personnalité après la mort, en ne nous livrant pas à une hypothèse, mais en nous appuyant sur des faits avérés et démontrables?

Je me servirai tout d'abord d'une comparaison qui m'est fournie par les applications récentes de la télégraphie sans fil. Ces inventions n'apportent, à vrai dire, aucune preuve de la survivance de la personnalité, mais elles viennent en aide pour expliquer les difficultés et en même temps les possibilités de résoudre la question qui m'occupe.

Comparons la tombe à l'Océan Atlantique tel qu'il apparaissait à nos aïeux avant l'époque de Christophe Colomb. Supposons ensuite, pour rendre le parallèle complet, qu'il n'y eût alors qu'un seul moyen de faire la traversée de ce même océan, et c'est à savoir le voyage de l'Est à l'Ouest avec impossibilité pour le navigateur, à cause de la violence des courants, de rentrer dans le monde ancien après s'être rendu dans le Nouveau-Monde en passant d'Europe en Amérique. Cette comparaison va me permettre de faire saisir clairement les difficultés du problème que je soumets à la discussion.

Si Colomb, après avoir découvert l'Amérique, avait été dans l'impossibilité de retraverser l'Atlantique pour opérer son retour, l'Europe en aurait conclu après un certain temps, qu'il avait péri dans cet océan. Si d'autres navigateurs avaient ensuite accompli ce même voyage à l'Ouest et n'étaient jamais revenus, l'hypothèse générale serait devenue une absolue certitude. Or, Colomb et ceux qui le suivirent avaient

fort bien pu vivre et prospérer au-delà de l'Atlantique où ils fondèrent la nation américaine et civilisèrent le Nouveau Monde. Mais, privés de moyens de retour, il leur avait été impossible de convaincre de leur survivance ceux qu'ils avaient laissés derrière eux. L'Europe aurait, dans ce cas, considéré l'Amérique comme

Ce pays très lointain dont nul n'est revenu

Et leurs amis, leurs parents, auraient pleuré ces braves

Partis tous à jamais et qu'on n'a point revus.

Or, pendant ce temps, Colomb et ses hardis compagnons d'aventures ou leurs émules auraient continué à vivre dans des conditions meilleures même que celles de leur contrée natale.

Que serait-il arrivé dans ces circonstances?

Suivant toute probabilité, la foi des plus ardents admirateurs de la grande vision de Colomb se serait obscurcie. Si elle n'avait pas cessé complètement d'exister, c'est que de temps à autre ceux qui auraient encore attaché quelque faible croyance à la survie du découvreur et de ses matelots, les auraient, dans leurs rêves, la nuit, vus dans un autre monde inconnu; mais cette apparition aurait été pour la plupart de leurs contemporains purement chimérique.

Reportons-nous maintenant du temps de Colomb à celui où nous sommes. Admettons un instant qu'il soit resté physiquement impossible, comme à l'origine, de traverser l'Atlantique de l'Ouest à l'Est. Mais, au cours des siècles, ceux qui seraient allés de l'Est à l'Ouest auraient augmenté en nombre et se seraient multipliés; ils auraient jeté sur le continent américain les assises d'une grande nation et d'une grande civilisation avancée. Comme nous, ils auraient découvert le télégraphe, ils auraient inventé le téléphone et s'en serviraient. Ils se seraient même initiés aux principes de la télégraphie sans fil et ils auraient, comme nous, perfectionné le téléphone sans fil.

Il n'est pas difficile de s'imaginer que la terreur de l'inconnu n'aurait pas arrêté toujours l'esprit entreprenant des explorateurs européens. On n'aurait pas tardé à appareiller un ou plusieurs navires pour franchir l'Atlantique. Quand les équipages et les passagers auraient abordé sur les rives lointaines, ils auraient découvert, à leur grand étonnement, non seulement qu'il existait un vaste continent à cinq jours de distance par mer de Liverpool, mais encore que ceux que l'on croyait avoir péri, avaient fondé une république florissante dans le Nouveau Monde.

Et alors que se serait-il passé?

Les nouveaux débarqués, se voyant sans moyen de retour, se seraient empressés d'employer toutes les ressources de la science moderne pour communiquer leur grande découverte au Monde ancien. Ils se seraient évertués à perfectionner la télégraphie sans fil, à en étendre les applications de manière à faire connaître ainsi la bonne nouvelle à leurs amis d'Europe. Il aurait pu se faire qu'aucune dépêche de ce genre ne fût parvenue, au début, à ceux-ci, mais, au bout de quelque temps, on aurait peut-être eu la chance de recevoir le message d'Amérique à quelque station maritime du réseau Marconi. Or, si ce message était arrivé, comment aurait-il été reçu? Très probablement d'une façon tronquée, incohérente et apparemment sans utilisation. On l'aurait attribué à quelque farceur ou à quelque bureau marconique d'Europe même. Et ainsi, pendant un temps prolongé, toute tentative de communication aurait échoué. Cependant, après un intervalle, un message plus intelligible serait parvenu sans doute à destination. Alors on aurait fait tous les efforts pour expédier les réponses, mais celles-ci, les appareils n'étant point convenablement réglés, auraient pu, à leur tour, ne pas parvenir, quand bien même tout le monde eût été sur pied au poste récepteur. Les messages seraient arrivés tellement mutilés qu'ils eussent été incompréhensibles. Il ne serait resté qu'un tout petit nombre d'obstinés, fidèles quand même à la croyance d'un monde au delà de l'immense espace liquide. Et ceux-là seulement auraient persévéré dans leurs espérances, mais ils auraient perdu leurs temps avec leur argent, en s'exposant aux railleries du monde scientifique.

A la fin, après d'innombrables déceptions, il y aurait eu une chance de succès : le commandement de la dernière expédition aurait réussi à éclaircir, par un message, le point tant discuté.

Du capitaine Smith, du Résolu (mer du Sud) *au Lloyds de Londres : Tous en vie, sains et saufs. Découvert Nouveau Monde rempli de descendants de Colomb et de ses compagnons.*

Que serait-il résulté de la réception d'un semblable marconigramme? Celui-ci serait arrivé sans doute tant d'années après le départ de l'expédition que personne ne se serait plus souvenu de ce capitaine Smith. Renseignements pris, quand on se serait convaincu de l'existence réelle du navire et de son commandant, l'événement aurait produit une certaine sensation; on l'aurait discuté; on aurait repris les essais de communication avec cette terre inconnue, mais la majorité des gens de bon sens auraient regardé l'idée comme une simple plaisanterie et les hommes de science auraient, une fois de plus, à leur complète satisfaction personnelle, soutenu l'impossibilité absolue de la réalité d'un semblable monde; *a fortiori* ils auraient déclaré que le message reçu ne pouvait avoir aucune authenticité.

Cependant, on aurait eu peu à peu d'autres dépêches. On aurait fini par découvrir une méthode d'échanger les communications et les réponses. A la fin le monde scientifique se serait décidé à reconnaître la possibilité d'un phénomène considéré jus-

qu'alors comme incroyable. On aurait consenti à admettre qu'il y a un autre monde au-delà de l'Atlantique et que ses habitants peuvent communiquer par télégraphe sans fil avec l'Europe. On se serait trouvé ainsi en possession de la solution des mêmes difficultés qui s'opposent à établir la certitude de l'autre vie après la mort.

Or, si, avec de la patience, de la persévérance, des efforts soutenus pour surmonter les obstacles, il eût été donné d'arriver par des communications interocéaniques à établir formellement de la sorte l'existence du continent américain, j'ai la conviction qu'il est tout aussi possible de mettre hors de doute l'existence de l'au-delà.

II

J'aborde maintenant l'exposition des preuves directes qui m'ont convaincu de la réalité de la persistance de la personnalité humaine après la mort.

Je dois faire remarquer au préalable que je possède ce qu'on appelle le don de l'écriture automatique. J'entends par là que je puis, en rendant mon esprit passif, poser ma plume sur le papier de telle sorte que ma main tracera des messages qui me sont adressés par des amis éloignés. Que ces amis soient encore vivants ou qu'ils aient subi dans leur être le changement que nous nommons la mort, peu importe.

Quand ces communications automatiques me viennent d'amis qui sont encore en vie, elles ont un avantage. Je puis en vérifier l'authenticité en m'adressant aux personnes mêmes qui me les ont envoyées. J'ajouterai toutefois, pour éviter tout mécompte, que la transmission de ces messages se fait le plus souvent sans que celui qui en est l'auteur en ait conscience. Il arrive même que ceux qui m'ont écrit ainsi sans le savoir eux-mêmes sont étonnés de cet acte inconscient de leur part. J'en donnerai pour preuve une expérience que je fis au début de mes constatations.

Une dame de mes amies qui écrit avec ma main à distance même plus facilement qu'avec la sienne, avait passé la fin de la semaine à Halsmere, village à une cinquantaine de kilomètres (30 milles) de Londres. Elle devait venir déjeuner chez moi, le mercredi, si elle était de retour. Le lundi, assez tard dans l'après-midi, je voulus savoir si elle était partie et posant ma plume sur le papier, je demandai mentalement si elle était rentrée. Ma main écrivit ce qui suit :

« Je suis bien fâchée de vous dire qu'il m'est arrivé quelque chose de fort ennuyeux, que j'ai presque honte de vous raconter. J'avais quitté Halsmere à 2 h. 27 de l'après-midi dans une voiture de seconde classe où il y avait avec moi deux dames et un monsieur. A Godalming, où le train s'arrêta, les dames descendirent et je restai seule avec le voyageur. Il quitta sa place et vint s'asseoir tout à côté de moi. J'eus peur et le repoussai. Il refusa de s'en aller et voulut m'embrasser. J'étais furieuse. Nous en vînmes aux mains. Je m'emparai de son parapluie et l'en frappai. Le parapluie se cassa et je commençai à craindre d'avoir le dessous, quand le train stoppa avant d'arriver à la station de Guildford. L'homme se troubla, me lâcha et avant que nous eussions atteint le quai de débarquement, il s'élança au dehors et s'enfuit. J'étais très émue, mais j'ai gardé le parapluie ! »

J'envoyai mon secrétaire avec un mot pour dire que j'étais très peiné de ce qui était arrivé et j'ajoutai :

« Calmez-vous et apportez le parapluie mercredi. »

Elle me répondit :

« Je regrette vivement que vous soyez au courant, j'avais résolu de n'en parler à personne, mais c'était mon parapluie et non le sien. »

Quand elle vint déjeuner, le mercredi, elle me confirma tous les détails de l'aventure et me fit voir le parapluie qui était bien à elle et non à lui. Comment y avait-il eu erreur dans le message? Je l'ignore. Peut-être parce que je n'avais pas insisté sur l'exactitude du reste du récit. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'avais aucune idée du train qu'elle avait pris et pas le moindre soupçon de ce fâcheux incident.

Je puis affirmer que depuis lors, c'est-à-dire depuis une quinzaine d'années, j'ai reçu et reçois encore de semblables messages de mes amis. Il y en a d'erronés; mais en règle générale ils sont d'une étonnante exactitude. Ce système de télépathie automatique venant d'amis encore en vie est par moi aussi rigoureusement établi que l'existence de la télégaphie électrique. C'est un fait qui peut être vérifié quotidiennement et dont la certitude est, en conséquence, absolue pour mes amis comme pour moi.

Il reste à prouver que ce système de télépathie automatique entre êtres vivants — ce qui correspond à la télégraphie sans fil — peut s'étendre à ceux qui ont passé le fleuve de la mort — extension correspondant à la transmission d'un marconigramme à travers l'Atlantique.

Je rapporterai à cet égard un fait d'expérience personnelle.

J'avais deux amies très attachées l'une à l'autre. Comme il arrive asez souvent, elles s'étaient promis que celle qui mourrait la première reviendrait et apparaîtrait à l'autre pour l'informer *de visu* de la réalité de la vie au-delà de la tombe. L'une d'elles avait pour prénom Julia. Elle mourut à Boston peu de temps après cette convention. Quelques semaines plus tard, elle réveilla son amie à Chicago et se tint à son chevet, le regard rayonnant de bonheur. Après un silence de quelques minutes, elle se désagrégea lentement en un léger brouillard qui demeura dans la chambre pendant une demi-heure.

Quelques jours après, l'amie en question vint en Angleterre. Nous séjournâmes ensemble à Eastnor Castle, à l'Ouest du pays, et Julia s'y montra pour la seconde fois. Son amie n'était pas encore endormie, mais très éveillée, elle vit Julia aussi réellement, aussi distinctemnt qu'en vie; mais la revenante ne pouvait pas parler davantage et l'apparition s'évanouit de nouveau. Son amie me fit part de cette seconde visite et me demanda si je pouvais obtenir un message de Julia. J'offris d'essayer et le lendemain, avant le déjeuner, ma main écrivit un message explicatif, très bref à la vérité, mais précis. Je voulus m'assurer de l'identité de la correspondante. Ma main écrivit :

« Dites-lui de se rappeler ce qu'elle m'a dit quand nous nous sommes vues pour la dernière fois chez Minerve. »

Je répliquai que ce message était absurde. Mais ma main persista en donnant l'assurance que l'amie comprendrait. J'étais tellement convaincu de l'absurdité du message que, pendant tout un temps, je refusai de le communiquer, mais alors l'amie s'écria :

— A-t-elle vraiment écrit cela? Alors c'est bien Julia elle-même, il n'y a pas d'erreur possible.

— Comment, demandai-je, pouvez-vous être allée chez Minerve?

— Oh! repartit-elle. C'est vrai, vous ne savez pas. Julia, peu de temps avant sa mort, avait donné le surnom de Minerve à miss Willard, la fondatrice de l'Union chrétienne de tempérance des femmes, et lui avait fait cadeau d'un camée représentant la déesse grecque. Elle ne l'appelait depuis lors que Minerve et le message qu'elle a écrit avec votre main correspond en substance à ce qui s'était passé la dernière fois que Minerve et moi allâmes voir Julia à son lit de mort.

Ici encore il y avait une légère erreur. Minerve était venue chez elle et non Julia chez Minerve, mais à part cela le message était exact. Je proposai alors d'essayer d'en obtenir d'autres. L'amie de Julia était assise tout au bout d'une table longue, moi de l'autre côté et quand ma main eut écrit des réponses à plusieurs questions, je demandai à Julia si elle pouvait, comme preuve de son identité, se servir de ma main pour rappeler au souvenir de son amie quelqu'incident de leur vie commune dont je n'eusse aucune connaissance. Sitôt dit, sitôt fait.

Ma main écrivit :

— Demandez-lui si elle se rappelle qu'en nous promenant ensemble, elle fit une chute et se lésa l'épine dorsale.

— C'est le comble, remarquai-je, après lecture du message, car je n'ai jamais eu connaissance d'un semblable accident.

— Mais Julia, répondit-elle, je n'ai jamais eu de lésion de l'épine dorsale.

— C'est ça, m'écriai-je en maugréant, Vous en faites de belles. Je vous ai simplement priée de remémorer un des mille petits incidents qui vous sont arrivés quand vous étiez ensemble, et voilà que vous écrivez ce qui n'a jamais eu lieu.

Alors ma main écrivit imperturbablement :

— J'ai parfaitement raison. Elle a oublié.

— C'est facile à dire, répliquai-je. Pouvez-vous préciser le souvenir?

— Certainement, répondit-elle.

— J'attends, repris-je. Quand était-ce?

Réponse : « Il y a sept ans ».

— Où?

— A Streator, dans l'Illinois.

— Et cela se passa comment?

— Elle et moi nous revenions chez nous, de l'office du samedi après-midi. Il y avait de la neige. En arrivant devant la maison de Mme Buell, elle glissa sur le bord du trottoir, tomba et se lésa le dos.

Je lus le message tout haut. L'amie s'exclama :

— Oh! C'est ça que tu veux dire? Je m'en souviens fort bien. Je dus garder le lit deux ou trois jours, j'avais le dos endolori, mais je n'ai jamais su qu'il y eût une lésion de l'épine dorsale.

Il est inutile de multiplier ces exemples. Ces communications commencées alors, se sont poursuivies pendant plus de quinze ans. Je ne doute pas plus de l'existence et de l'identité de Julia dans l'autre vie que de l'existence de ma femme ou de ma sœur dans celle-ci.

Il s'agit ici de l'apparition sous la forme corporelle et répétée deux fois pour accomplir une promesse faite avant la mort. Cette promesse se trouve remplie par la communication des divers messages dont le premier, qui me parut d'abord absurde, faisait allusion à un surnom familier donné dans l'intimité, et le second au souvenir d'un accident oublié mais rappelé avec tous les détails. La réception de ces messages avait eu lieu sans autre médium que moi-même. Je n'avais aucun motif pour dénaturer les faits. Comme le prouve mon récit, j'étais beaucoup plus sceptique que crédule, mais les choses se passèrent comme je viens de les narrer. Qu'on ne soit donc pas surpris si je me sens réellement en communication avec l'au-delà.

III

Ceux qui ne veulent pas me donner un démenti, en récusant l'authenticité de ce que je viens de rapporter, diront qu'il n'y a là rien qui ne dépasse la télépathie entre les vivants. Soit, si l'on admet que la télépathie accompagnée de l'inconscience est un fait positif. Je ferai seulement remarquer que, dans le cas cité, celle à qui s'adressait la communication télépathique avait complètement oublié ce qui lui était transmis. Or, si l'on accepte l'hypothèse de la télépathie avec inconscience de la part des vivants, le même argument peut être invoqué en ce qui concerne

presque tous les messages dont la transmission peut s'attribuer aux morts. Mais il y a une certaine catégorie de messages que la télépathie entre vivants, conscients on inconscients, ne peut expliquer. Je veux parler de ces messages qui ne se rapportent ni au passé ni au présent, mais qui prédisent un ou plusieurs événements dont l'accomplissemnt n'a pas encore eu lieu.

Le jour où Julia communiqua le message mentionné plus haut, elle fit une prédiction qui était plutôt un avertissement amical en vue d'éviter à son amie de prendre des engagements qu'elle ne pourrait pas tenir, parce qu'à une certaine époque elle se trouverait à des milliers de kilomètres (3.000 milles) de l'Angleterre. Mon amie éclata de rire en recevant cet avis et dédaigna d'en tenir compte. Il fut répété à deux reprises et chaque fois accueilli de la même façon. Elle reprit des engagements qui durent être décommandés tous parce que mon amie se vit dans la nécessité de se rendre à l'endroit très éloigné que Julia avait désigné.

Voici un autre fait :

Il y a quelques années, j'avais comme employée une dame d'un talent vraiment remarquable, mais d'un caractère inégal et d'une santé moins que robuste. Elle devint si impossible qu'en janvier, je songeai sérieusement à me séparer d'elle, quand Julia écrivit avec ma main :

— Soyez patient avec E. M. Elle viendra nous rejoindre ici avant la fin de l'année.

Je fus stupéfait, car rien ne m'autorisait à supposer qu'elle allait mourir. Je reçus l'avis sans rien dire du message et continuai d'employer cette dame. C'était, si j'ai bonne mémoire, le 15 ou le 16 janvier, que cet avertissement m'avait été donné.

Il me fut répété en février, mars, avril, mai et juin et chaque fois le message était comme une espèce de conclusion d'une communication plus étendue.

— Rappelez-vous que E. M. aura cessé de vivre avant la fin de l'année.

En juillet E. M. avala par mégarde un petit clou. Il se logea dans l'intestin et elle devint gravement malade. Les deux médecins qui la soignaient n'avaient pas d'espoir de la sauver. Dans l'intervalle, Julia m'écrivait avec ma main.

— C'est sans doute, lui demandai-je, ce que vous prévoyiez quand vous me prédisiez que E. M. mourrait.

A mon extrême surprise, la réponse fut :

— Non, elle guérira de ceci, mais quand même, elle succombera avant la fin de l'année.

E. M. se rétablit tout à coup, au grand étonnement des médecins, et elle put reprendre bientôt ses travaux accoutumés. En août, septembre, octobre, novembre, l'avis de la fin prochaine me fut communiqué de nouveau à l'aide de ma main. En décembre, E. M. fut atteinte de l'influenza.

— C'est cela? communiquai-je à Julia.

— Non, elle ne viendra pas ici de façon naturelle, mais quoi qu'il en soit, elle viendra avant l'expiration de l'année.

J'étais alarmé, mais je savais que je ne pouvais pas empêcher l'événement. Vint la Noël, E. M. était très malade. Mais l'année s'écoula et elle vivait encore. Julia repartit :

— Je puis m'être trompée de quelques jours, mais ce que j'ai dit est vrai.

Vers le 10 janvier, Julia m'écrivit :

— Vous verez E. M. demain, faites-lui vos adieux. Prenez tous les arrangements nécessaires. Vous ne la reverrez plus sur la terre.

J'allai la trouver. Elle avait la fièvre avec une mauvaise toux. On allait la transporter à un hôpital où elle serait mieux soignée. Elle me parla tout le temps de ce qu'elle allait faire pour terminer ses travaux. En lui disant adieu, je me demandai si Julia ne faisait pas erreur.

Deux jours après, je reçus un télégramme m'informant que E. M. s'était jetée par une fenêtre du quatrième dans un accès de délire et qu'on l'avait ramassée morte. La date n'avait dépassé que de quelques jours les douze mois dont avait parlé le premier message.

Je puis prouver l'authenticité de ce récit par le manuscrit même des messages originaux et par l'attestation contresignée de mes deux secrétaires à qui sous le sceau du secret j'avais communiqué les avertissements de Julia.

On ne saurait invoquer de témoignage plus précis et il fut répété douze fois. Tout ce que l'on peut arguer après cela de télépathie consciente ou inconsciente est sans valeur.

IV

La dame que j'ai désignée sous les initiales E. M. et dont je viens de rapporter la fin tragique m'avait fait quatre promesses qui devaient s'exécuter si elle mourait avant moi. Elle avait de son vivant, quand elle était loin de moi, écrit constamment automatiquement avec ma main. Elle m'avait promis, en premier lieu, de se servir également de ma main, si elle le pouvait, après sa mort, pour me faire savoir comment elle se trouvait outre-tombe. En second lieu, elle s'était engagée à apparaître à une ou plusieurs de ses amies. En troisième lieu, elle devait venir se faire photographier et enfin, elle devait m'envoyer un message par un médium, en établissant l'authenticité de cette communication par sa propre signature qui serait une croix dans un cercle.

E. M. a tenu ces quatre promesses :

1° Elle a écrit à plusieurs reprises avec ma main, trouvant sans doute aussi commode de continuer à se servir de ce procédé qu'elle le faisait de son vivant.

2° A deux reprises elle est apparue à deux de mes amis dont l'un était une dame. Elle est apparue une fois dans une salle à manger pleine d'invités au milieu desquels elle passa invisible pour tous à l'exception de son amie qui déclara qu'elle la voyait distinctement. Une autre fois elle apparut dans la rue en plein jour, fit quelques pas, puis disparut. Je puis affirmer que cette apparition était telle qu'il n'y avait aucune méprise possible sur l'identité de la personne.

3° Elle a été photographiée au moins une douzaine de fois après sa mort. Tous ses portraits sont absolument reconnaissables et aucun d'eux n'est une reproduction d'une autre photographie prise de son vivant.

4° Il existe une preuve de l'envoi d'un message accompagné de la signature convenue : la croix dans un cercle. Je ne pus obtenir ce document qu'au bout de plusieurs mois. J'avais presque perdu tout espoir à cet égard, quand tout à coup un médium qui prenait le lunch avec un de ses amis, reçut la communication au premier essai d'écriture automatique.

« Dis à William de ne pas m'en vouloir de ce que j'ai fait. Je n'avais pas d'autre moyen. »

Puis se traça le cercle avec au centre la croix. Le dessin était net mais assez grossier. Personne que moi n'avait connaissance de notre convention. Je ne connaissais pas le médium et mon amie n'attendait pas de message de E. M. Quoi de surprenant qu'après cet ensemble d'expériences je ne doute pas de la possibilité de communiquer avec les prétendus morts!

V

J'ai parlé de la photographie des esprits. Je m'empresse de désarmer le lecteur sceptique en admettant qu'il n'y a rien de plus facile que de truquer des photographies de ce genre et j'ajouterai qu'un prestidigitateur peut toujours tromper l'observateur le plus vigilant et le plus défiant. Les plaques dont je me sers en les développant moi-même et qui sont, de plus, marquées, fourniraient quelque garantie contre les fraudes. Mais, si je crois à l'authenticité des photographies, c'est que je m'appuie sur des arguments autrement concluants. La preuve formelle de l'authenticité d'une photographie d'un esprit, c'est d'abord l'exécution d'un portrait parfaitement reconnaissable de la personne défunte par un photographe qui ne sait absolument rien de l'existence de cette personne, et c'est ensuite le fait qu'aucune forme visible n'est perçue par celui qui opère ou qui assiste à l'opération.

J'ai obtenu de ces photographies non pas une fois seulement, mais à plusieurs reprises. Je n'en rapporterai ici qu'un seul cas. Le photographe à qui sa médiumnité permet de photographier l'invisible est un artiste déjà vieux, sans instruction. Cette particularité l'empêche même, dans certaines circonstances, de s'occuper sérieusement de sa profession. Il est clairvoyant et ce que j'appellerai clairaudiant. Pendant la dernière guerre des Boers j'allais lui demander une séance, curieux de savoir ce qui allait se passer.

J'avais à peine pris place devant le vieux bonhomme qu'il me dit :

— J'ai eu une algarade l'autre jour. Un vieux Boer est venu dans mon atelier. Il avait un fusil et son regard farouche me causa une certaine frayeur. « Va-t-en, lui dis-je, je n'aime pas les armes à feu. » Et il s'en alla. Mais il est revenu et le revoilà. Il est rentré avec vous. Il n'est plus armé de son fusil et son regard n'a plus rien de farouche. Faut-il lui permettre de rester?

— Certainement, répondis-je, vous croyez pouvoir le photographier?

— Je ne sais pas, dit le vieux, j'essaierai.

— Je m'assis devant l'objectif et l'opérateur prit le point. Je ne pouvais rien voir, mais avant l'enlèvement de la plaque je demandai au photographe :

— Vous lui avez parlé, l'autre jour. Pouvez-vous lui parler encore maintenant?

— Oui, il est toujours derrière vous.

— Vous répondra-t-il si vous l'interrogez?

— Je ne sais pas, j'essaierai.

— Demandez-lui son nom.

Le photographe eut l'air d'adresser une question mentale et d'attendre la réponse. Puis il fit :

— Il dit qu'il s'appelle Piet Botha.

— Piet Botha? objectai-je, avec un geste de doute. Je connais un Philippe, un Louis, un Christian, et je ne sais combien d'autres Botha, mais je n'ai jamais entendu parler de ce Piet.

— Il dit que c'est son nom, répliqua le vieux d'un air bourru.

Quand il développa la plaque, j'y vis debout derrière moi, un grand gaillard hirsute qui pouvait être tout aussi bien un Boer qu'un moujick. Je ne dis rien, mais attendis jusqu'à la fin de la guerre, et, à l'arrivée du général Botha à Londres, je lui envoyai la photographie par l'intermédiaire de M. Fischer maintenant premier ministre de l'Etat d'Orange. Le lendemain, M. Wessels, délégué d'un autre Etat, vint me voir.

— Où avez-vous pris cette photographie que vous avez donnée à M. Fischer?

Je lui rapportai exactement comment elle se trouvait en ma possession. Il hocha la tête.

— Je ne crois pas aux revenants, mais dites-moi sérieusement d'où vous vient ce portrait : cet homme-là n'a jamais connu William Stead. Cet homme-là n'a jamais mis le pied en Angleterre.

— Je vous ai déjà dit, repartis-je, comment je l'ai eue et vous pouvez ne pas me croire, mais pourquoi vous monter comme cela?

— Parce que, dit-il, cet homme-là était un de mes parents. J'ai son portrait chez moi.

— Vraiment, m'écriai-je, est-il mort?

— Il fut le premier commandant boer qui périt au siège de Kimberley... Petrus Botha, ajouta-t-il, mais nous l'appelions Piet pour abréger.

Cette photographie est restée en ma possession. Elle fut également identifiée par les autres délégués des Etats libres qui avaient eux aussi connu Piet Botha.

Or, ceci ne s'explique point par la télépathie. Il ne saurait y avoir non plus ni hypothèse ni fraude. C'est par simple hasard que je demandai au photographe de s'assurer si l'esprit donnerait son nom. Personne en Angleterre, pour autant que j'aie pu m'en convaincre, ne savait que Piet Botha eût jamais existé.

VI

Ce qu'il faut, c'est que ceux qui ne croient pas à l'existence de la vie après la mort tâchent loyalement de déterminer quelles preuves ils admettent comme convaincantes. J'ai rapporté dans ces pages ce qui me semble l'évidente attestation de la continuation de la personnalité après la mort. Tous ces faits je les dois à ma propre expérience. Leur crédit dépend pour le lecteur de celui qu'il donne à ma véracité. Les choses se sont exactement passées comme je les ai couchées ici par écrit. Supposez qu'elles vous soient arrivées à vous-même, pourriez-vous refuser d'admettre qu'il y a au moins une raison *à priori* d'examiner scientifiquement avec soin, et en épuisant le sujet, le témoignage fourni. Quelle évidence plus probante peut-on réclamer pour se former une conviction?

Je ne demande à personne d'accepter à la hâte les assertions d'autrui. Il est vrai que tout le monde n'est pas médium, pas plus que toutes les communications téléphoniques ne sont des marconigrammes. J'ai la chance d'être mon propre médium, ce qui élimine au moins une hypothèse possible, mais il y a beaucoup de médiums de bonne foi. Vous en avez peut-être même parmi vos proches si vous cherchez bien.

Un dernier mot. Depuis ces quinze dernières années, j'ai acquis la conviction par de nombreux témoignages de première main qu'il y a vraiment une persistance de la personnalité après la mort et une possibilité de communiquer avec les disparus, mais je me suis toujours dit :

— J'attendrai que quelqu'un de ma propre famille ait fait le voyage d'outre-tombe pour déclarer formellement ma conviction à cet égard.

Or, il y a eu douze mois en décembre dernier, j'ai vu mourir mon fils aîné que j'avais élevé dans l'espoir d'en faire mon héritier et mon successeur. Il est mort à trente-trois ans. Le lien qui nous unissait était des plus étroits. Personne n'aurait pu me tromper en truquant des messages attribués au cher disparu. Douze mois se sont écoulés maintenant et il ne s'est pas passé une semaine que je n'aie reçu des messages rassurants et réconfortants de celui qui est encore près de moi et plus affectionné qu'auparavant.

Pendant ces douze derniers mois j'avais voyagé beaucoup à l'étranger et j'avais eu moins souvent de ses nouvelles qu'il ne m'en avait donné depuis sa disparition. Je n'ai pas relevé ses communications avec ma propre main. Je le connaissais trop bien et ce que j'écrivais pouvait n'être que des échos inconscients de nos entretiens d'autrefois. Il a communiqué avec moi par les mains de deux personnes de confiance. Tous ses messages sont empreints des témoignages de son propre caractère et de sa manière de penser comme elle s'exprimait dans les lettres qu'il m'écrivait pendant son séjour sur cette terre.

Après cela je n'ai plus aucun doute.

Pour moi, le problème est résolu, la vérité est établie. Et je suis heureux d'avoir cette occasion de déclarer publiquement devant tout le monde que je ne saurais plus admettre aucune objection ni aucune dénégation à ce sujet.

W. T. Stead.

LA CLIENTE DU DOCTEUR SANTI

Nous n'avons encore obtenu aucun renseignement précis sur le cas de cette malade du docteur Santi, de Rome, qui aurait prédit, avec une précision déconcertante, la catastrophe de Messine et de Reggio dans une lettre dont l'Académie de médecine serait en possession. Tout ce que nous avons pu apprendre, c'est que l'information du *Gil Blas* que nous avons reproduite avait été empruntée au *Daily News*.

Nous avons écrit au docteur Santi et à l'Académie de médecine de Rome. Nous n'avons reçu aucune réponse. De son côté, le directeur de la revue *Ultra*, qui se publie à Rome, nous informe que les recherches qu'il a faites personnellement n'ont pas donné plus de résultat. Il craint que l'histoire du docteur Santi et de sa cliente ne soit qu'un vulgaire « canard ». Nous espérons bien être fixés définitivement lorsque paraîtra notre prochain numéro.

La machine à découvrir le mensonge

Deux savants, les professeurs Jung, de l'Université de Zurich, et Petersen, de New-York, viennent, paraît-il, d'inventer un instrument, « le psychomètre électrique », qui révèle à coup sûr le mensonge.

Cet appareil se compose d'un galvanomètre et d'un

instrument qui enregistre les variations de la pensée et des sensations. Cela se passe ainsi :

Le galvanomètre est en communication avec une lampe dont la flamme monte ou descend, suivant la force du courant électrique. On mesure la hauteur de cette flamme grâce à un miroir gradué sur lequel elle se reflète. Or, pour se rendre compte des émotions d'un sujet, on lui fait placer les mains, l'une sur un pôle de zinc, l'autre sur un pôle de charbon. Alors naît un courant électrique dont la puissance varie d'après l'intensité des phénomènes psychiques qui se passent chez le sujet d'expérience. Quand une personne ment, l'émotion cérébrale causée par le contraste entre la pensée et la volonté qui fait exprimer le contraire de la pensée développe un courant plus ou moins fort, dont on peut mesurer l'intensité par la hauteur de la flamme.

Cette invention a-t-elle une réelle valeur pratique? Interrogé à ce sujet par *le Temps*, M. Paul Janet, directeur du laboratoire central d'électricité, a déclaré qu'il ne le croyait pas.

« Evidemment, a-t-il dit, il y a là tous les éléments constitutifs d'une pile électrique. Mais, quelle influence peut avoir le domaine psychologique sur le galvanomètre ? C'est bien difficile à déterminer,

« En effet, les conditions physiologiques peuvent faire varier le galvanomètre: plus ou moins de moiteur dans les mains, plus ou moins de tension musculaire, et voilà le courant changé. Même si on déplace l'électrode dans la main, le galvanomètre sera influencé.

« Vous pouvez faire l'expérience suivante : ayant les électrodes dans chaque main, par la volonté, vous ferez dévier, à votre choix, le galvanomètre à droite ou à gauche.

« Dans ces conditions, il est bien ardu de débrouiller les phénomènes purement psychiques des phénomènes physiologiques ».

De son côté, M. Georges Dumas, professeur de psychologie à la Sorbonne, a formulé ainsi son opinion :

« Ces expériences doivent être entourées des plus grandes précautions scientifiques. J'ai été témoin d'une expérience faite par un jeune homme qui prétendait agir sur l'aiguille aimantée par des passes magnétiques ; en effet, l'aiguille suivait le mouvement de ses mains. Or, on s'aperçut que le magnétiseur avait des boutons d'acier à ses manchettes ; on les lui fit ôter, on plaça l'aiguille sous une cloche de verre et elle ne bougea plus.

« Je me méfie beaucoup des nouvelles expériences des professeurs de Zurich et de New-York, et je ne crois pas que nous soyons si près de dévoiler les mensonges. Cela serait-il, d'ailleurs, bien utile ? Et si personne ne mentait, la vie serait-elle supportable ? »

Y a-t-il une Astrologie orthodoxe?

Bien que je ne partage pas toutes les opinions des écrivains distingués qui s'occupent d'astrologie et qui espèrent en faire une science exacte, j'ai néanmoins suivi avec un vif intérêt leurs études, surtout celles de M. Nébo.

Dans les numéros du 1er et du 15 novembre dernier, il montre que les indications du cycle astral, qui correspond au commencement de la Révolution Française, telles que les émeutes, la guerre civile, etc., se sont déjà réalisées. Il annonce, en outre, que les menaces guerrières, révolutionnaires, sont encore plus à redouter pour les années suivantes, sans pourtant qu'il puisse préciser quelles nations seront frappées plutôt que les autres : ce sont là des coïncidences remarquables.

Mais, ce qui me surprend agréablement, c'est la déclaration qu'il fait aussitôt, et avec insistance, à savoir : que les prévisions astrologiques ne présentent pas des faits devant forcément se réaliser. Ces menaces astrales de cataclysmes peuvent être conjurées dans une certaine mesure, par la volonté humaine.

Si je ne m'abuse, M. Nébo attribuait aux astres plus d'influence sur les événements humains : une sorte d'action, sinon déterminante, du moins fort impulsive.

Il se rapprocherait de ma manière de voir, car je n'accorde aux astres qu'un rôle purement prophétique, avertissant les humains, ne les contraignant pas, si toutefois ce rôle leur est accordé par le Créateur. Mais avant d'exposer sur quel fondement s'appuie mon opinion, je présenterai à M. Nébo quelques observations critiques, à propos des réflexions philosophiques dont il accompagne ses articles.

Il ajoute, en effet, que ces menaces dangereuses de révolutions, pour le moment présent et pour les années qui le suivent immédiatement, sont si bien établies par le cycle astral actuel, que l'occasion est favorable aux philosophes *pour expérimenter*, c'est-à-dire, pour voir si l'homme parviendra par sa sagesse à s'y soustraire, ou s'il est forcé de les subir; ce qu'il traduit par : « on verra si le libre arbitre existe pour l'homme. » Je crois que M. Nébo n'a pas bien expliqué sa pensée, car le libre arbitre, c'est tout simplement la faculté que l'homme possède, de faire le bien ou le mal, d'obéir à la voix de sa conscience ou de lui résister. Quant à conjurer les fléaux, et la guerre est un fléau, cela n'est pas toujours en son pouvoir, puisqu'ils ne lui sont envoyés que pour le ramener à cette sagesse qui lui fait défaut; il n'est donc pas le maître absolu des événements.

M. Nébo oublie le proverbe qui dit : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Il oublie même le travail

remarquable qu'il a publié, il y a deux ans, dans l'*Echo*, et dans lequel il assignait si bien à chaque nation le sort qui l'attend, selon les gages qu'elle a donnés aux principes de la Révolution. Il reconnaissait là l'existence du libre arbitre, puisqu'il prévoyait, par une justice distributive, le châtiment qui serait infligé aux différents peuples, proportionné à leurs prévarications. Il n'admettait pas que Dieu frappât au hasard, ni que ce fût l'œuvre de la fatalité. Pour preuve que Dieu est le maître des événements et qu'IL les conduit en secret, il suffit de se rappeler la guerre avec l'Allemagne, en 1870; pour un moment, on crut qu'elle allait être écartée, mais Bismarck, qui la désirait, ne trouva rien de plus simple, pour la rendre inévitable, que de falsifier la fameuse dépêche d'Ems ; on connut le faux plus tard, mais la guerre avait eu lieu et Dieu avait châtié la France. Les nations toutefois peuvent éloigner les châtiments dont elles sont menacées, quand elles font à temps pénitence.

On connaît l'histoire des Ninivites : avertis que leur ville allait être détruite, dans quarante jours, ils firent pénitence, et Ninive fut épargnée.

Les habitants de St-Pierre de la Martinique auraient pu les imiter; ils jouissaient, comme eux, de leur libre arbitre, et les avertissements ne leur avaient pas manqué. Ils ont préféré exalter l'athéisme et la libre pensée : en un instant leur destruction est venue et a été complète.

Passons à l'astrologie orthodoxe.

En voyant un esprit éminent comme le cardinal d'Ailly écrire un mémoire sur l'astrologie théologique, j'ai pensé qu'il avait dû connaître quelque révélation touchant les astres, conservée par les initiés et tombée dans l'oubli pour le reste des humains.

Sans vouloir pénétrer les desseins du Créateur, on peut supposer qu'à l'origine du monde, il enseigna aux hommes le mouvement des astres et leur fit savoir qu'il choisirait certaines de leurs stations apparentes pour leur rappeler ses préceptes, pour les faire rentrer dans le devoir, s'ils s'en écartaient, enfin pour les punir, s'ils persistaient dans leurs infidélités. Cette supposition me semble au moins aussi vraisemblable que celle qui admet que les astres agissent par eux-mêmes sur les hommes, influencent leurs actions, les portent à la révolte, aux changements d'empire, etc., ou qu'ils leur envoient des fléaux, après les en avoir menacés. La science, en effet, ne reconnaît aux astres ni intelligence, ni volonté, ni surtout aucun pouvoir, si ce n'est un pouvoir physique, inhérent à leur nature et sans effet sur les événements humains. Pour les savants, les astres, les planètes surtout, sont des globes matériels dont ils savent les poids, les volumes, les orbites; qui, loin de commander aux hommes leurs actions, obéissent aux lois qui leur ont été imposées par le Créateur, suivent les routes qu'il leur a tracées; s'ils s'en écartent un moment, c'est pour se soumettre à la grande loi de gravitation universelle. Ces lois sont si stables, qu'elles ont permis à notre illustre Leverrier, comme on sait, de découvrir Neptune par la seule force du calcul. Ces astres, dont le cours est invariablement déterminé, ne peuvent donc pas se déplacer pour former, à leur gré, des conjonctions, des oppositions, des quadratures. Toutes les positions qu'ils occupent, ou occuperont un jour, leur sont imposées et les astronomes peuvent dès aujourd'hui les désigner d'avance, aussi par le calcul.

Les aspects célestes, rendus variables, par l'inégalité des orbites planétaires, sont très utiles pour guider les voyageurs sur terre et sur mer, et pour fixer la date des faits historiques; mais ils montrent par cette même mobilité qu'ils ne pourraient pas préparer les révolutions politiques, les changements de gouvernement, qui souvent couvent pendant longtemps avant de se produire au grand jour et qui seraient exposés à être annihilés par des positions astrales contraires. Dieu, toutefois, peut se servir des positions astrales remarquables, s'il le veut, pour annoncer les événements marquants : ce seraient des espèces d'avertissements prophétiques.

C'est ce que j'appellerai volontiers de l'astrologie orthodoxe, par opposition à celle que Dieu réprouvait par la bouche d'Isaïe, quand il menaçait les Babyloniens de détruire leur ville opulente, parce qu'ils consultaient les magiciens et les astrologues. Dieu n'accorde donc pas aux astres la faculté de prévoir l'avenir. Si les hommes les ont consultés, c'est parce qu'ayant peu à peu perdu la vraie notion de la divinité, ils étaient tombés dans l'idolâtrie, et qu'adorant les astres, ils avaient dû leur prêter l'intelligence et la puissance.

Toutefois Dieu, tout en réprouvant les pratiques de l'idolâtrie, n'a pas voulu laisser le genre humain ignorer ses destinées; il a envoyé aux juifs la série de ses prophètes, et il a toléré les oracles sibyllins chez les peuples païens. Dieu, ai-je dit, pourrait choisir certains aspects célestes pour frapper quelqu'un de ces grands coups qui réveillent les nations. Car il est un fait digne de remarque, c'est qu'il semble avoir déterminé d'avance les époques où il punira les peuples.

Ainsi on lit dans l'Apocalypse que les martyrs ayant prié Dieu de les venger, il leur répondit d'attendre que le nombre de leurs frères qui devaient, comme eux, souffrir le martyre fût complet.

Dans les prophéties de Prémol et d'Orval, on lit également qu'il enverra les grands châtiments à une époque qu'il fixe allégoriquement.

Enfin, dans la belle révélation de Notre-Seigneur à Marie Lataste, sur le rôle et la destinée de la France, il dit : « L'impiété sera renversée, ses pro-
« jets dissipés, ses desseins réduits à néant, à

« l'heure où elle les croira accomplis et exécutés « pour toujours. » Il eût pu l'anéantir depuis longtemps : il attend l'heure marquée dans ses décrets impénétrables; on voit qu'il choisit les époques; il pourrait prendre les positions astrales, comme simples signes prophétiques, sans qu'elles soient pour rien dans la production des événements.

Il le prouve bien par les comètes qui apparaissent souvent sans même prévenir les astronomes, et par conséquent, sans préparer les événements, ni sans influencer les actions humaines.

Si l'on ignore quel est leur rôle, quelle mission elles ont à remplir, il est bien permis de penser qu'elles attirent l'attention des masses et les empêchent d'oublier qu'il y a au-dessus d'elles un Etre qui ne prend conseil de personne pour agir, et qu'il est bien toujours le maître.

La comète de 1811 a effrayé bien des gens, qu'elle a pu faire rentrer en eux-mêmes. Arrivant à l'apogée de l'Empire, au milieu d'une gloire militaire sans égale, qui avait fasciné les esprits au point de leur faire croire que l'Empereur était une sorte de demi-dieu à l'abri de l'adversité, elle allait, après les succès inouïs, leur donner la leçon des revers. La plus belle armée qui eût peut-être paru jusque-là, allait être détruite aux deux tiers « par le froid du Seigneur puissant » (Orval). Dieu voulait que l'on comprît que ce n'étaient pas les armées ennemies, mais Lui seul qui, par les éléments, avait causé le désastre.

Tout le monde ne connaissait pas la prophétie de Jérôme Botin, qui, 400 ans auparavant, avait annoncé que, pour punir les folies et les crimes de la Révolution, Dieu enverrait « l'Aigle qui ravirait et « déchirerait sa proie, et qui, sa besogne finie, irait « expirer sur un rocher » (J. Botin) « à l'île Eléne ». (Nostradamus).

Mais tout le monde pouvait dire comme Bossuet, en son beau langage : « Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. »

Si donc il existe une astrologie orthodoxe, voici comment je la conçois. Dieu choisit les positions astrales les plus remarquables, pour signes précurseurs. Il semble dire aux humains, regardez : des choses extraordinaires vont se manifester, favorables ou funestes; le plus souvent ce seront des châtiments modérés, destinés à ramener dans le droit chemin les nations, qui s'en sont écartées. Puis, si elles persistent dans leurs égarements apparaissent des fléaux, de plus en plus redoutables : guerres civiles, épidémies, inondations, tremblements de terre, etc., etc. Quand il veut que les peuples connaissent leur destinée plus en détail, il leur envoie des prophéties publiques, comme celles de la Salette, ou des révélations privées, comme celles de Marie Lataste.

A la France, les prophéties s'accordent avec les astres pour annoncer toutes sortes de calamités, qu'elles précisent, parce qu'elle a mis au pouvoir des gouvernants qui foulent aux pieds les lois divines et humaines; mais, plus explicites que les astres, elles prédisent, avec son retour à Dieu, le retour de sa prospérité et de sa grandeur, sous le grand Roi tant de fois promis.

Dr L. Nooki.

ÇA ET LA

Les pressentiments de Catulle Mendès.

Au lendemain des obsèques d'Albert Samain, enlevé par la phtisie, Catulle Mendès dînait un soir chez des amis, rue de Saint-Pétersbourg. La conversation roula sur la disparition du jeune poète.

— C'est une mort digne d'un romantique, analogue à celle de Musset, dit quelqu'un.

— Oui, mais ce n'est pas comme cela que je voudrais mourir, dit Mendès.

— Et comment ?

— Oh ! à choisir, ce serait à table. Je l'ai du reste écrit quelque part...

Puis tout à coup :

— Mais ce n'est pas ainsi que je mourrai. Quand je pense à ma mort, j'ai dans les yeux comme une vision d'horreur et il me semble que je disparaîtrai dans une catastrophe, un incendie de théâtre, *un accident de chemin de fer.*

Un autre jour, quelqu'un rappelait devant lui ce passage de la *Grive des vignes*, où « le poète ne se plaint pas de la mort prochaine à cause des souvenirs de sa première chanson d'amour », et les vers suivants étaient cités :

J'ai chanté comme Chérubin
Pour les beaux yeux de ma marraine.
Plus noir que diacre ou que rabbin,
Qu'importe qu'en le pâle frêne,
Près de ma couche souterraine,
Croasse bientôt le corbin !..
J'ai chanté comme Chérubin !...

— Puissé-je mourir comme j'ai chanté ! soupira Mendès... Mais je n'aurai pas cette veine et vous verrez qu'ayant aimé les jolies fleurs, la belle lumière, les femmes et le vin, *je mourrai d'une mort affreuse, tout seul, dans la nuit.*

Un médium acquitté par les tribunaux allemands

A Glasendorf, près de Glatz, un médium fameux, Mme Winter, fait courir tous les villages avoisinants. Un jour elle évoqua l' « esprit » de Mlle Sammeck, la fille du bourgmestre, en présence de son frère. L'« esprit » exhorta ce dernier, en termes pathétiques, à aller dire à son père qu'il ferait bien de rendre aux pauvres l'argent qu'il leur avait volé, car sa lampe de vie était sur le point de s'éteindre dans l'éternité.

Très ennuyé, le bourgmestre de village, ne pouvant faire rétracter feu sa fille, intenta au médium un procès en diffamation.

En première instance, Mme Winter fut condamnée à trois mois de prison. Elle en appela. Les plus grands psychiâtres de Berlin furent convoqués. Ils déposèrent que le médium se trouvait en état d'autohypnose et, par conséquent, d'absolue inconscience pendant les séances, qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il disait et que, par conséquent, il ne pouvait être tenu pour responsable des propos répandus par lui.

Mais, en même temps, tous les pauvres de la petite commune vinrent se présenter devant la justice. Ils affirmèrent, avec une touchante unanimité, que l'« esprit» de feu Mlle Sammeck avait dit la vérité, que le bourgmestre prélevait la dîme sur les moindres sommes que leur allouait la commune. Le bourgmestre lui-même, mis au pied du mur, finit par avouer ces indélicatesses.

Bref, le médium, Mme Winter, fut acquitté cette fois, au milieu des acclamations de ses adeptes.

A TRAVERS LES REVUES

UNE SÉANCE MÉDIANIMIQUE A BORD

La *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* traduit de *Luce e Ombra,* le récit d'une séance médianimique qui eut lieu à bord de la *Campania*, et dont le procès-verbal fut signé par le docteur Francesco Falliti, le premier mécanicien Ciampa Edoarda, le maître d'hôtel Tronconi Luigi, M. Miloro Antonio de Palerme, l'avocat Jean-Baptiste Penne, et Mme Bayma Emilia.

Signalons les principaux phénomènes observés pendant cette curieuse séance.

Les coups frappés donnèrent le nom de Matteo Renato Imbriani. Invité à donner des preuves d'identité, l'esprit jeta sur la table un fragment de papier sur lequel était écrite au crayon bleu une phrase de son discours à la Chambre des Députés. La salle de la séance ne contenait ni papier ni crayon. Peu après tombèrent sur la table et sur les mains des assistants un volume de Pirandelle intitulé *Erma Bifronte;* une lettre dans son enveloppe ouverte, adressée au Dr Francesco Falliti; un chandelier de cuivre massif; une petite bouteille contenant une solution de sulfate de zinc. Tous ces objets provenaient de la cabine fermée à clef du docteur. La lettre venait même d'un tiroir fermé à clef de son bureau. Dans la cabine on trouva un grand nombre de lettres répandues sur le parquet. Puis fut apporté un grand carton pris dans la cabine de M. Ciampi, tandis que deux de ses parents s'y trouvaient et ne s'aperçurent de rien. Tous ces objets furent ensuite repris par l'entité et reportés à leur place.

Des lueurs bleuâtres furent observées à plusieurs reprises.

Deux sacs de dragées, posés par l'avocat Penne sur une table de la salle de séance, furent enlevés. Un seul de ces sacs fût rapporté presque vide, accompagné d'une bouteille d'eau de Saint-Gemini.

La table s'agitait violemment dans tous les sens, malgré les efforts réunis de tous les assistants.

Deux fragments de camphre furent pris dans la pharmacie du bord et jetés sur la table. L'esprit indiqua exactement dans quel compartiment il les avait pris.

De très violents coups retentirent sur le léger guéridon et sur le parquet et une bouée de sauvetage portant les mots *Campania Genova* fut trouvée sur le parquet.

Une sonnette tinta et un piano fermé et recouvert de son enveloppe donna des notes. Cette enveloppe du piano fut enlevée, puis replacée avec la rapidité de l'éclair, sans aucun bruit et sans qu'un chandelier placé sur le piano ait changé de place.

On demanda un apport de fleurs pour la dame qui faisait partie du cercle. Au lieu de cela, une feuille de papier placée sur une table fut apportée sur le guéridon avec ces mots : « La dame est très sympathique. »

Sur la même feuille de papier fut ensuite écrite au crayon bleu, la phrase suivante prononcée par Imbriani au parlement « *Je recommande au peuple italien son plus pauvre fils.* » Puis au crayon noir, sur les précédentes paroles, les mots suivants, en réponse à deux questions : « Bon voyage aux partants; les discours de l'avocat seront fort applaudis. »

Dans la seconde partie de la séance l'esprit Imbriani fut remplacé par un autre, qui se présenta comme l'oncle de Ciampa, lequel paraît bien être le médium et fut fort malmené, frappé, les cheveux tirés, etc... par l'esprit susdit, avec lequel il était jadis en mauvaise intelligence. Invité à donner des preuves d'identité, l'esprit écrivit sur la feuille de papier posée sur la table la date de sa mort, avec cette particularité que le chiffre, le 0 de 1900, fut écrit sur la table, le papier se trouvant trop étroit. Il écrivit ensuite, qu'il avait eu deux femmes, huit enfants, dont cinq garçons et trois filles, trois du premier lit et cinq du second; qu'il se trouvait actuellement réuni à sa première femme; qu'il avait été chasseur et avait un jour tué des faisans; enfin qu'il était un sculpteur amateur.

Il donna ensuite l'adresse actuelle exacte de M. de Fornari, qui avait promis d'assister à la séance, et il dit avec qui se trouvait à ce moment M. Fornari. Ce qui fut trouvé exact.

Il dit encore qu'une personne qu'on lui nomma se trouvait à ce moment près du lit de sa fille aînée, avec laquelle il causait : ce qui était également exact.

Comme la séance était obscure, on voyait fréquemment des signes lumineux tracés sur le guéridon; l'avocat Penne dégagea sa main de la chaîne, s'efforça de saisir la main qui les traçait et l'on fit de la lumière. On vit que M. Penne était debout la main tendue aussi haut que possible et déclarant qu'il avait saisi une main, qui s'était élevée, puis avait fondu dans la sienne.

La table était suspendue à plus d'un mètre de hauteur, résistant aux efforts des assistants qui voulaient la ramener sur le parquet.

Tous ces derniers phénomènes étaient remarquables par leur énergie et à plusieurs reprises, M. Ciampa déclara qu'on semblait vouloir l'étrangler.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.